

et de neige (2014) les moments forts de sa vie, dans l'espace marocain rassurant qui enracine son sentiment identitaire aussi bien que dans "l'effervescence de la société d'accueil où il va tout faire pour s'intégrer à son mode de vie" (p. 374). Et Montréal en ressort comme un signe de la providence, croisement heureux et original de rapports humains et de traditions. ASSOULINE (pp. 379-412), élevée dans une famille sépharade marocaine typique, très impliquée dans communauté juive de Montréal, répond par ses pièces théâtrales aux problèmes des familles sépharades et à leur besoin de vivre leur judaïsme selon la tradition. Auteure d'un roman autobiographique, historique et féministe, *Et le jasmin refléurit* (2016), elle révèle également sa sensibilité envers les membres de sa communauté juive marocaine et les déchirures qui les ont marqués à travers leurs pérégrinations.

Par cette galerie passionnante d'écrivains maghrébins issus de la communauté juive sépharade, Najib REDOUANE et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, spécialistes de la littérature francophone du Maghreb, ont délimité un champ d'études incontournable dans le développement de la littérature migrante au Canada, ainsi qu'ils le soulignent dans l'annexe finale "Plumes Maghrébines dans l'écriture migrante au Québec" (pp. 415-442): un domaine de recherche, ouvert à de multiples manifestations, expression d'"une identité créatrice pleine de promesses en quête de reconnaissance et d'affirmation" (p. 440).

Francesca TODESCO

Denys DELÂGE et Jean-Philippe WARREN, *Le piège de la liberté. Les peuples autochtones dans l'engrenage des régimes coloniaux*, Montréal, Boréal, 2017, 440 pp.

Situé au croisement des perspectives anthropologique et historique, cet ouvrage explore les relations entre Amérindiens et colonisateurs européens dans le nord-est de l'Amérique du Nord, à partir de l'installation des Français à Québec, en 1608, jusqu'à l'aube du XX^e siècle. Ainsi que l'affirment les auteurs dans leur introduction, leur reconstruction du contact entre les ethnies du Nouveau Monde et de l'Ancien s'appuie sur cette thèse: "si les peuples occidentaux se sont imposés aux peuples amérindiens en partie par la force des armes, en partie par l'unification microbienne du monde et en partie par la fourberie et les trahisons, ils l'ont fait aussi au moyen d'une interprétation nouvelle de la place de l'être humain dans l'ordre du monde qui, dans un premier moment, laissait dépourvus les Amérindiens" (pp. 10-11). Les pouvoirs

coloniaux ont ébranlé les peuples autochtones sur le plan de “la culture [...] dans son sens le plus large” (p. 11); DELÂGE et WARREN examinent cet aspect par rapport aux pratiques politiques, économiques, sociales et religieuses. Cette analyse parvient à montrer que le mode de vie des Amérindiens se heurte, jusqu’à des répercussions néfastes, aux principes de la modernité occidentale. Aussi bien sous l’Ancien Régime que sous le régime libéral anglais, la liberté que promettent les Européens s’avère un leurre ou, mieux, un piège. C’est ce que nous découvrons au fil des sept chapitres qui composent cet ouvrage, dont les trois premiers rendent surtout compte des rapports de force en Nouvelle-France et les quatre successifs du choc entre les cultures au sujet du commerce, de la propriété, du travail et de l’instruction.

Le premier chapitre, “La liberté des sauvages” (pp. 19-69), définit les divergences essentielles qui opposent les peuples autochtones à la société monarchique française sur le plan des systèmes de valeurs. Alors que chez les colonisateurs, le corps social est strictement hiérarchisé et soumis à l’autorité royale et divine, chez les Amérindiens, il se fonde sur le rituel du don et du contre-don qui s’applique aussi bien aux êtres qu’aux choses et aux symboles. Cette logique, donc, est à l’origine d’un esprit de solidarité qui garantit l’harmonie sociale. La chefferie amérindienne, contrairement au système coercitif français, valorise la parole persuasive, qui mène à la négociation plutôt qu’à l’imposition des décisions, et la prodigalité, forme de redistribution des biens qui empêche la création d’inégalités socio-économiques. La notion de la dette représente également un principe de cohésion sociale et s’oppose au précepte chrétien du péché qui engendre un dispositif d’exclusion distinguant ceux qui méritent le salut de ceux qui seront damnés.

Dans le deuxième chapitre, “Le joug de la liberté” (pp. 71-143), les auteurs montrent la manière dont les autorités temporelles et spirituelles de la Nouvelle-France cherchent à s’imposer sur les peuples autochtones. La métaphore paternelle leur sert de levier pour inculquer l’obéissance de type féodal que l’on doit au roi et à Dieu. Cette notion, néanmoins, donne lieu à une équivoque car, dans la culture amérindienne, la relation père-fils est conçue en termes de protection et non pas d’assujettissement. Ainsi les Autochtones contraignent-ils les gouverneurs français à instaurer une politique des dons, conforme au principe de la dette, qui se perpétuera même sous le régime anglais. En même temps, les colonisateurs continueront à insister sur la verticalisation du pouvoir, ce qui rebondira sur les rapports familiaux, la relation hommes-femmes et la primauté de la parole orale au sein des communautés autochtones.

Dans le troisième chapitre, “L’intransigeance de la liberté” (pp. 145-196), DELÂGE et WARREN s’attardent, tout d’abord, à comparer la conception du monde matériel et du monde spirituel chez les Autochtones et les Français. Les uns, selon leur croyance animiste, envisagent

une continuité entre la nature et les hommes; les autres, conformément à la mentalité contre-réformiste, séparent le matériel d’avec le spirituel, de sorte que la nature n’apparaît que comme un domaine à maîtriser et à exploiter pour ses ressources. Dans un deuxième temps, il est question de l’hypocrisie que cache le relativisme culturel des Français dans les domaines de la religion, de la politique et du commerce. Même si les missionnaires, les gouverneurs et les marchands s’approprient les usages autochtones, ce n’est que pour atteindre leurs finalités de prosélytisme, d’impérialisme et de capitalisme.

Le quatrième chapitre, “Le commerce rend libre” (pp. 197-233), détaille les conséquences de l’intégration des Amérindiens au système marchand européen. La traite des fourrures entraîne une série de déséquilibres chez les Autochtones. La transformation d’une activité de subsistance en une activité commerciale ébranle le système d’échange traditionnel, en mettant fin à un ordre relativement autarcique et en favorisant la concurrence qui mène à des guerres entre les nations et à la parcellisation des espaces de chasse. De plus, l’intensification de la chasse altère sensiblement l’équilibre écologique du territoire.

Dans le cinquième chapitre, “La propriété rend libre” (pp. 235-287), les auteurs évaluent les répercussions de la privatisation du territoire canadien sur le mode de vie des Amérindiens. Alors que, sous le régime français, les peuples autochtones gardent une sorte d’usufruit, un droit de chasse, sur les terres qu’ils ont cédées par un contrat de foi et d’hommage; à partir de la Conquête, les Amérindiens seront progressivement dépossédés de leurs terres par des contrats d’achat et l’introduction de clôtures qui délimitent les propriétés privées. Cette privatisation, ainsi que l’instauration d’une économie agricole, réduit radicalement les moyens de subsistance des Autochtones; n’ayant plus le droit de chasse, ils perdent les rentes issues du commerce des fourrures.

L’avant-dernier chapitre, “Le travail rend libre” (pp. 289-336), examine la révolution économique et sociale que connaît la colonie aux XVIII^e et XIX^e siècles, grâce à la valorisation du travail salarié et régulier. Le capitalisme et l’individualisation des rapports sociaux qu’entraîne le libéralisme ne s’accordent guère à la culture amérindienne. Habités à ne travailler que pour subvenir à leurs besoins essentiels et à partager ou à détruire les biens en surplus, les Autochtones ne peuvent comprendre l’ambition professionnelle et le désir d’accumulation des Canadiens. C’est pourquoi leur insertion dans le monde du travail demeure faible et, de toute manière, limitée à des activités proches de leurs traditions, telles que la chasse, la pêche et la confection d’objets d’artisanat pour les touristes.

Le chapitre final intitulé “Réformer et refouler” (pp. 337-404) se penche sur les projets éducatifs, voire rééducatifs, que l’on agence à l’intention des Amérindiens en Nouvelle-France et sous le régime libéral. Les auteurs mettent en relief que le projet français, centré sur une

pédagogie de la soumission, a sans doute été moins délétère que le programme pédagogique de l'autonomie qui s'impose au XIX^e siècle. Les enseignants et les missionnaires français dispensent une formation morale et religieuse visant à franciser les Amérindiens pour faciliter les mariages interethniques, fondement d'une société que l'autorité royale imagine mixte. Par contre, le Canada libéral instaure un système scolaire à part, dans le but d'anéantir l'indianité des jeunes amérindiens et de les former aux valeurs du travail, de la responsabilité, de la sobriété et de l'affirmation personnelle. Placés dans des pensionnats, ces jeunes vivent à l'écart de leur milieu familial et tribal pour devenir de bons citoyens et de bons travailleurs que, de toute façon, on reléguera dans des réserves.

Amandine BONESSO

Gilles HAVARD, *L'Amérique fantôme. Les Aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Paris, Flammarion, 2019, 656 pp.

Ce volume s'inscrit dans la continuité d'un essai précédent du même auteur¹. En retraçant l'itinéraire biographique de dix aventuriers francophones, Gilles HAVARD mène une enquête sur "une Amérique insoupçonnée" (p. 12), oubliée de l'historiographie officielle. En faisant la lumière sur la colonisation française, l'auteur établit une nouvelle généalogie de l'histoire du continent américain: il fait ressurgir une Amérique franco-indienne qui survit à la disparition de la Nouvelle-France (1763). À partir de l'étude des cas particuliers des personnages, l'historien trace un chemin qui traverse quatre siècles, du XVI^e au XIX^e. De cette manière, en explorant l'univers du commerce des pelleteries, il met l'accent sur l'évolution de la société américaine, depuis l'installation des premières colonies jusqu'au déclin de la puissance impériale française en faveur de la domination anglaise. Les neuf chapitres sont consacrés à la présentation de ces acteurs de l'entreprise coloniale: Pierre GAMBIE, Étienne BRÛLÉ, Pierre-Esprit RADISSON, Nicolas PERROT, les frères Louis-Joseph et François LA VÉRENDRYE, Jean-Baptiste TRUTEAU, Toussaint CHARBONNEAU, Étienne PROVOST et Pierre BEAUCHAMP. Ignorés par la grande Histoire, ils ont pourtant joué un rôle fondamental dans le développement du réseau commercial avec les populations autochtones de l'Amérique du Nord. Appelés "coureurs de bois", "truchements", "voyageurs", "traiteurs", "chasseurs" ou "trappeurs", ils n'étaient ni des conquérants, ni

1 *Histoire des coureurs de bois: Amérique du Nord 1600-1840*, Paris, Les Indes Savantes, 2016.